

Journal des traducteurs Translators' Journal

Ne trébuche donc point dans ton langage

Pierre A. Meurice

Volume 5, numéro 3, 3e trimestre 1960

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1057943ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1057943ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0316-3024 (imprimé)

2562-2994 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Meurice, P. (1960). Ne trébuche donc point dans ton langage. *Journal des traducteurs / Translators' Journal*, 5(3), 73–75. <https://doi.org/10.7202/1057943ar>

NE TRÉBUCHE DONC POINT DANS TON LANGAGE

Pierre A. MEURICE, Ottawa

Saint-Exupéry, dans une œuvre somme toute assez peu volumineuse, a accumulé la matière de façon telle que la traduction anglaise est souvent plus longue que l'original français, abstraction faite des passages qui y ont été ajoutés et que ne contient pas l'édition française. S'il est arrivé à ce résultat, c'est parce que, plus qu'à l'ordre des mots et plus même qu'à la grammaire et à la syntaxe, il attache de l'importance à son message et veut le livrer sans détour.

Pour lui, la phrase n'est qu'un moyen d'expression et il ne cherche pas à faire œuvre littéraire. Qu'on se rappelle la surprise qu'il ne put réprimer en apprenant que l'Académie française allait lui attribuer le Grand Prix du roman pour *Terre des Hommes*, en juin 1942. Il supportait d'ailleurs assez mal les critiques d'ordre littéraire et quand il faisait lire ses pages à des amis pour avoir leur impression il s'attachait avant tout à la portée du texte, au « contenu » des mots, à ce que le lecteur ressentait. La forme venait ensuite. Il n'est que de relire, dans *Citadelle*, le passage sur notre civilisation en face de l'individu (Et si tes gendarmes... p. 729, Pléiade) pour voir combien chaque ligne est pleine à craquer, aux dépens de la forme qui eût pu rendre l'intelligence du texte plus aisée. Saint-Ex dit quelque part : « *Il faut de l'ordre dans le discours* est une expression absurde ».

Il ne faudrait cependant pas se hâter de conclure qu'il ne soignait pas la rédaction de ses écrits. On dit qu'il a refait certains passages plus de trente fois. Mais il ne sacrifiait jamais la raison au sentiment. Quand, sous l'empire de l'émotion, il se surprenait à coucher une phrase élégante mais au contenu douteux, il la rejetait impitoyablement pour que sa plume soit *l'interprète fidèle* de sa pensée. De l'auteur de *Citadelle*, Pierre Chevrier a goûté « la cadence de sa parole plus évangélique que rhétoricienne ». On ne saurait trouver une définition meilleure et plus concise.

Il peut être intéressant de faire le rapprochement entre ce souci du message et un autre trait du caractère de Saint-Ex : son refus d'apprendre l'anglais et les raisons qu'il donne de ce refus.

Saint-Ex a séjourné aux États-Unis et il a toujours eu plaisir à y retourner. C'est là qu'il a atteint à la gloire extérieure la plus affirmée (bien qu'il ne s'y soit jamais prêté que de mauvaise grâce). Estimé en France, il n'y a jamais été idolâtré comme aux États-Unis. Mais le « Conrad de l'air », malgré les honneurs qu'on lui prodiguait (Book of the Month, American Booksellers Association Award, National Book Award, etc.) n'a jamais voulu condescendre à apprendre l'anglais. La raison qu'il donne :

« On ne peut bien écrire une langue si on en utilise plusieurs ». C'est là matière à réflexion et même à discussion.

En butte aux obstacles que son attitude lui crée, il arrive toujours à sa conclusion. L'aventure de chez Sachs, sur la cinquième Avenue, est devenue légendaire : il achète une paire de souliers et, peu préoccupé du dérangement provoqué, revient tout fier : « Il vaut bien mieux, je vous l'assure, ne pas parler de langues étrangères ». (On s'est pourtant demandé si cette obstination n'a pas été la cause indirecte de l'accident du Guatemala qui aurait pu lui être fatal). Mais envisageons ici la situation du traducteur qui, par son état, doit connaître une langue étrangère.

Saint-Exupéry voyait un écueil qui existe bien, mais que nous avons peut-être tendance à surestimer. Quoi qu'il en soit, c'est le propre du traducteur d'utiliser deux langues au moins. Le seul choix qu'il ait résidé donc dans son attitude intellectuelle vis-à-vis de chacune de ces langues, dans le mode d'exposition qu'il adopte à leur égard, et, admettons-le, dans la conscience professionnelle avec laquelle il remplit son rôle.

La maîtrise de la langue d'arrivée, de notre langue maternelle dans la plupart des cas, est évidemment une condition *sine qua non*. C'est un fait reconnu, bien qu'il reste beaucoup à dire sur la façon dont nous nous contentons souvent de notions assez générales et considérons un peu la traduction comme un costume que l'on porte de neuf heures à cinq heures, alors que nous devrions l'avoir « dans la peau » vingt-quatre heures sur vingt-quatre.

Mais la question de la langue de départ, soit l'anglais habituellement, est presque aussi capitale. Si Saint-Ex a poussé sa pensée trop loin, du moins ne considérerait-il pas le cas du traducteur.

Le dictionnaire peut être un bon outil. Mais il est mille et une expressions, souvent pleines de saveur, qui ne figurent dans aucun ouvrage de référence et que seule la pratique soutenue de la langue peut nous faire vraiment apprécier. Et cette tournure d'esprit qui ne nous est pas spontanée ne s'acquiert elle aussi qu'en « vivant » la langue. Et cela est important : le sens étroit d'une expression ne nous échappe peut-être pas, mais la valeur que l'anglais accordera à telle allusion n'est pas toujours celle que le français lui donnera. Les deux textes ne frapperont pas l'esprit de leur lecteur au même degré. Prenons un exemple très simple : une allusion à un passage de la Bible. La traduction de la phrase elle-même ne présente sans doute pas de grande difficulté, mais les Anglais connaissent en général mieux l'Ancien Testament que les lecteurs d'expression française. Dans certains cas au moins, le lecteur risque donc de ne pas voir la pleine signification d'une allusion qu'il ne peut replacer dans son contexte original. D'où, semble-t-il, nécessité de transposer (peut-être en empruntant un passage équivalent du Nouveau Testament) pour créer le même effet sur le plan affectif, pour provoquer chez le lecteur, en dépit de sa culture différente, une impression analogue à celle qu'enregistre le cerveau anglais. N'est-ce pas là le but de toute traduction ?

Mais si, pour transposer avec exactitude, en musique, il faut que la valeur des notes et des gammes n'ait plus de secret, il faut, en traduction, que nous soyons rompus à toutes les nuances de la langue de départ. Faute de cela, nous n'avons nous-mêmes qu'une idée approximative de ce que nous devons expliquer, transmettre aux autres. « It comes natural to them

to disregard distinctions that they have not noticed », écrit Margaret Nicholson. Relisons la phrase attentivement : ne sommes-nous pas visés ?

* * *

Mon objet n'est pas ici de proposer des équivalences ; d'autres, plus expérimentés, y parviendront beaucoup mieux. Il ne saurait non plus être question de formuler un « système » ou une méthode. Mais la question vaut la peine d'être soulevée car elle mérite plus d'attention qu'on ne lui en accorde. Quand Saint-Exupéry dit : « Ne trébuche donc point dans ton langage », il n'a pas à l'esprit la *forme* de ce qui est dit ou écrit, c'est-à-dire, en quelque sorte, la connaissance de la langue d'arrivée, de cette langue dont Swift a dit : « The pretenders to polish and refine it have chiefly multiplied abuses and absurdities ». Au contraire, Saint-Ex envisage le sens, le message qui se trouve, en traduction, dans la langue de départ. C'est ce message qu'il ne faut pas déformer, affadir, amputer. Et comment y parvenir si l'on ne « vit » pas les deux langues ?

Pourtant, au Canada, nous sommes favorisés. Les occasions de contact existent à profusion. La télévision, la radio, les films, les journaux et les revues nous offrent tous les jours, si nous nous y prêtons un tant soit peu, la chance de comparer les centres d'intérêt, les valeurs affectives du monde français et du monde anglais. Le commerce régulier, sans arrière-pensée, des Anglais qui nous entourent est aussi une aide précieuse. C'est même un facteur indispensable si nous voulons pénétrer en profondeur une tournure d'esprit qui nous demeure étrangère et que nous sommes quand même chargés de traduire.



L'ADMINISTRATION . . .

Sont considérés comme locaux secs ceux qui, sauf cas exceptionnels, restent toujours secs.

Sécurité sociale

Pour acquitter le montant de l'impôt, s'adresser à M. le Percepteur, Hôtel de Ville, à Evreux. (Entrée : allée des Soupirs).

Contributions directes

Les Bureaux de recette sont ouverts de 9 h. à 12 h. et de 14 h. à 16 h., à l'exception des dimanches et jours fériés, du samedi après-midi et de l'après-midi du dernier jour ouvrable précédant le 26 de chacun des onze premiers mois et du dernier jour ouvrable de décembre.

*Ministère des Finances
Direction générale des impôts*

